

Mesures
contre Sylla.

doine, et encore Sylla saurait-il s'y maintenir? Là s'étaient rendus sa femme et ses enfants, qui avaient eu mille peines à fuir, et un certain nombre de sénateurs : une espèce de Sénat se tenait à son quartier-général. D'ailleurs, le gouvernement révolutionnaire faisait pleuvoir décrets sur décrets contre le proconsul des oligarques. Les comices le destituèrent et le mirent au ban de la loi, lui, Metellus, Appius Claudius et nombre d'autres réfugiés illustres. Sa maison de Rome fut rasée, ses propriétés rurales dévastées. Tous ces excès pourtant ne terminaient rien. Si Gaius Marius eût vécu, nul doute qu'il n'eût marché contre Sylla, vers ces contrées d'Orient où l'emportaient les rêves fiévreux de son lit de mort. Nous avons raconté ailleurs quelles mesures avait prises le gouvernement de Cinna, quand Marius ne fut plus. Lucius Valerius Flaccus le jeune¹ qui, Marius mort, fut promu au consulat et au commandement d'Orient (668), n'était ni bon soldat ni bon officier : Gaius Fimbria, son compagnon, avec quelque talent, ne voulait point obéir : l'armée donnée au consul était trois fois plus faible que celle de Sylla. On apprit, coup sur coup, que

86 av. J.-C.

86. ¹ *Lucius Valerius Flaccus*, consul en 668, d'après les fastes, n'est point le même que le Flaccus, consul en 654 : il porte le même nom, mais il est plus jeune ; il est son fils peut-être. D'abord, la loi prohibitive de la réélection au consulat fut consécutivement appliquée, nous l'avons vu (p. 5), à dater de l'an 603 environ, jusqu'en 673 ; et il n'est point probable que l'exception admise pour Scipion Émilien et pour Marius se soit aussi produite pour Flaccus. Secondement, quand les auteurs nomment l'un ou l'autre des Flaccus, ils ne font jamais mention d'un double consulat, alors qu'une telle mention eût été pourtant nécessaire (Cicér. *pro Flac.*, 32, 17). En troisième lieu, le Lucius Valerius Flaccus qu'on voit agir à Rome, en 669, comme prince du Sénat, et partant comme consulaire (Tite Liv., 83), ne saurait être le Flaccus, consul en 668, puisque celui-ci alors était déjà parti pour l'Asie, et peut-être même déjà mort. Le consul de 654, censeur en 657, est bien celui que Cicéron (*ad Attic.*, 8, 3, 6) désigne parmi les consulaires présents à Rome en 667 : en 669, il devait être indubitablement le doyen des anciens censeurs vivants, et par suite il avait la condition requise pour la principauté du Sénat : on le trouve encore *interroi* et *maître de la cavalerie*, en 672. Au contraire, le consul de 668, qui mourut à Nicomédie (p. 298), n'est autre que le père du Lucius Flaccus que Cicéron défendit plus tard (*pro Flac.*, 25, 61, cf. 23, 55, 32, 77).

Flaccus, pour éviter une défaite, avait passé outre et gagné l'Asie (668) ; puis que Fimbria l'avait renversé et s'était mis à sa place (premiers jours de 669) ; puis que Sylla avait conclu la paix avec Mithridate (669-670). Jusque-là, celui-ci avait gardé le silence au regard des autorités révolutionnaires de Rome. Mais voici qu'arrive une lettre à l'adresse du Sénat, lettre dans laquelle il annonce la fin de la guerre et son prochain retour en Italie. Il respectera les droits conférés aux citoyens nouveaux : les châtiments, les exécutions, d'ailleurs inévitables, n'auront pas lieu en masse et n'atteindront que les chefs ! A cette nouvelle, Cinna se réveille de sa léthargie : il n'a rien fait jusqu'ici contre l'adversaire qui le menace que d'armer quelques hommes et de réunir quelques vaisseaux dans la mer Adriatique : aujourd'hui il se décide à passer en Grèce au plus vite.

D'une autre part la lettre de Sylla, qu'eu égard aux circonstances, on pouvait dire modérée, éveillait dans le parti du juste milieu un espoir d'arrangement amiable. La majorité dans le sénat, sur la proposition du vieux Flaccus, voulut tenter une réconciliation : le proconsul serait invité à revenir en Italie, avec promesse d'un sauf-conduit : on sommerait les consuls Cinna et Carbon de suspendre leurs armements jusqu'à l'arrivée de la réponse attendue d'Asie. A ces propositions, Sylla n'opposa pas un refus absolu : mais ne voulant point encore venir en personne, il fit déclarer par ses affidés qu'il ne demandait rien que la réintégration complète des bannis et le châtimement, par voie de procès, des crimes commis ; que du reste, loin de solliciter des sûretés pour lui-même, il les apporterait au contraire à ceux qui étaient à Rome. Ses envoyés trouvèrent d'ailleurs la situation complètement modifiée en Italie. Sans prêter attention à la décision sénatoriale, Cinna, au sortir de la séance, s'était rendu à l'armée et la voulut faire embarquer. Mais en recevant l'ordre de prendre la mer durant la saison mauvaise, les troupes du quartier-général d'Ancône, indociles d'ordinaire, se

86 av. J.-C.

85.

85-84.

Tentatives
d'accommodement.

Mort de Cinna.
84 av. J.-C.

Armements
de Carbon
et des nouveaux
citoyens.

83 av. J.-C.

Situation
critique de Sylla.

mirent en révolte et Cinna fut massacré (premiers jours de 670) : son collègue Carbon se vit forcé à rappeler même les divisions qui déjà avaient passé l'eau. On ne pouvait plus songer à porter la guerre en Grèce, et l'on alla prendre ses quartiers d'hiver à Ariminum. Néanmoins les offres faites au nom de Sylla n'en reçurent pas meilleur accueil. Le Sénat les rejeta toutes et, sans permettre à ses envoyés de mettre le pied dans Rome, il lui intima l'ordre de poser bas les armes. Et cette attitude décisive n'était point l'œuvre de la coterie des Marianiens. Il lui avait fallu, à l'heure critique, abandonner le siège consulaire qu'elle avait si longtemps usurpé et ouvrir les comices électoraux pour l'année 671, où tout allait se dénouer. Les votes ne se réunirent ni sur Carbon, le précédent consul, ni sur l'un des bons officiers de la faction prédominante, comme Quintus Sertorius ou Gaius Marius le fils : ils allèrent tomber sur *Lucius Scipion* et *Gaius Norbanus*, deux personnages sans valeur, tous les deux incapables de se battre, Scipion incapable de parler : le premier avait trouvé faveur devant la foule, parce qu'il était l'arrière-petit-fils du vainqueur d'Antiochus : le second, parce qu'il avait été l'ennemi politique des oligarques (p. 484). On haïssait les Marianiens, moins à cause de leurs crimes qu'à cause de leur nullité : mais à ne plus vouloir d'eux, la grande majorité de la nation voulait encore moins de Sylla et d'une restauration aristocratique. On songea sérieusement à la défense. Pendant que Sylla effectuait son passage en Asie, gagnait l'armée de Fimbria et que Fimbria se donnait la mort de sa propre main, le gouvernement romain mettait à profit l'année de répit qui lui était laissée et armait avec énergie : cent mille soldats étaient debout, dit-on, contre Sylla au jour de son débarquement, et plus tard il en eut le double à combattre.

Contre de telles forces, Sylla n'avait à mettre dans l'autre plateau de la balance que ses cinq légions, quarante mille hommes à peine, en y joignant quelques renforts

levés en Macédoine et dans le Péloponèse. Mais cette armée, pendant sept années de rude guerre en Italie, en Grèce, en Asie, s'était déshabituée de la politique : elle était toute à son général, qui fermait les yeux sur les excès du soldat, luxure, bestialité, meurtre de ses officiers ; qui ne lui demandait que d'être brave et fidèle, et lui offrait l'appât de récompenses fabuleuses. Elle avait pour Sylla cet attachement enthousiaste d'autant plus puissant chez le militaire que d'ordinaire il naît des plus nobles et des plus vulgaires passions réunies dans la même poitrine. Les Syllaniens se jurèrent spontanément, selon l'usage du soldat romain, de se soutenir les uns et les autres : et chacun, spontanément aussi, apporta son denier d'épargne au général pour contribuer aux frais de la guerre. Mais quelque imposante que fût cette troupe compacte en face des masses ennemies, Sylla n'en savait pas moins qu'il ne pourrait pas vaincre l'Italie avec cinq légions, pour peu qu'il y eût d'unité dans la résistance. Rien de plus facile, sans doute, que d'abattre le parti populaire et ses misérables autocrates : mais à côté de ce parti, il voyait debout, et faisant avec lui cause commune, l'immense armée des hommes qui ne voulaient pas de la terreur d'une restauration oligarchique, et tous les nouveaux citoyens, aussi bien ceux que la loi *Julia* avait détournés d'entrer dans l'insurrection italienne que ceux dont la levée de boucliers avait naguère mis Rome à deux doigts de sa ruine. Il voyait et appréciait clairement la situation, sachant se garder de la colère aveugle et de l'opiniâtreté égoïste qui étaient la plaie de la majorité de son parti. L'édifice de l'État en flammes, ses amis massacrés, ses maisons détruites, sa famille chassée et errante, rien ne lui avait fait quitter son poste avant l'heure, avant qu'il eût vaincu l'ennemi de la patrie et préservé la frontière de l'empire. Aujourd'hui qu'il mettait la main aux affaires d'Italie, il y apportait le même sens patriotique et la même modération prudente : il fit ce qu'il put pour

Sa modération.

calmer les modérés et les nouveaux citoyens, et pour prévenir le retour, sous le nom de guerre civile, de la guerre bien autrement dangereuse des anciens citoyens et des alliés italiques. Sa première dépêche au Sénat n'avait rien demandé que le droit et la justice, repoussant expressément la pensée d'une terreur nouvelle. Conséquent avec lui-même, il offrait le pardon à quiconque se détacherait des révolutionnaires; et il faisait promettre à ses soldats sous la foi du serment, homme par homme, qu'ils traiteraient les Italiens en compatriotes, en amis. Les assurances les plus positives ayant garanti aux nouveaux citoyens le maintien de leurs droits politiques, Carbon, par contre, avait voulu réclamer des otages à toutes les cités : mais celles-ci s'indignèrent, et le Sénat lui-même avait dû désavouer son consul. Pour Sylla, en vérité la grande difficulté tenait à ce que dans ces temps sans foi, sans loi, les nouveaux citoyens, tout en ne mettant pas en doute la loyauté de ses intentions, étaient fondés à douter qu'il lui fût possible d'obtenir de la majorité du Sénat qu'on leur tint parole après la victoire.

83 av. J.-C.
Sylla débarque
en Italie.

Il est renforcé
par ses partisans
et de nombreux
transfuges.

Au printemps de 674, Sylla prenait terre à Brindes avec ses légions. A cette nouvelle, le Sénat déclare que la patrie est en danger et confère aux consuls des pouvoirs illimités : mais les chefs du parti, incapables et ineptes, n'ont rien su prévoir, et l'arrivée de Sylla, après des années d'attente, vient encore les surprendre. L'armée était toujours à Ariminum : les ports n'avaient point de garnison : sur tout le littoral du sud-est pas un seul soldat. Aussi qu'arriva-t-il? Brindes la première, l'importante place de Brindes, peuplée de citoyens nouveaux, ouvrit sans résistance ses portes au général de l'oligarchie : toute la Messapie, toute l'Apulie suivirent son exemple. L'armée syllanienne traversa ces contrées comme pays amis, observant, selon le serment prêté, la plus sévère discipline. De tous côtés, les restes du parti des *Optimates* se précipitent vers son camp. Quintus Metellus abandonne

les défilés montueux de la Ligurie, où d'Afrique il était venu se réfugier : il reprend, en qualité de collègue de Sylla, les fonctions de proconsul qui lui avaient été conférées en 667 (p. 254), et dont la révolution l'avait dépossédé : de l'Afrique aussi, Marcus Crassus amène une petite troupe d'hommes armés. Mais les *Optimates*, pour la plupart, se présentaient dans la condition d'émigrés illustres ayant de hautes prétentions et fort peu d'envie de combattre : ils eurent à entendre le langage amer de Sylla contre tous ces nobles fainéants qui voulaient bien qu'on les sauvât dans l'intérêt de la République, mais n'auraient pas même laissé armer un de leurs esclaves. D'autres et plus importants transfuges se présentèrent au camp, venant du camp des démocrates : nous citerons le souple et illustre *Lucius Philippus*, le seul consulaire, avec une ou deux incapacités notoires, qui eût pactisé avec le gouvernement révolutionnaire et occupé sous lui des fonctions publiques. Sylla lui fit le plus prévenant accueil, et lui donna l'honorable et facile mission de reprendre la Sardaigne. Il reçut de même *Quintus Lucretius Ofella* et d'autres bons officiers auxquels il confia aussitôt des emplois. Il n'est pas jusqu'à *Publius Cethegus*, l'un des sénateurs par lui bannis après les émeutes sulpiciennes, qui n'obtint maintenant son pardon avec un poste dans l'armée. Mais un avantage plus grand encore que ces adhésions individuelles (je veux parler de la soumission du Picenum) fut procuré à Sylla par le fils de Strabon, le jeune *Gnaeus Pompée*. Comme son père, sans liens originaires avec l'oligarchie, il avait reconnu la révolution et pris du service dans l'armée de Cinna : mais on n'oublia pas la conduite de Strabon, et la guerre qu'il avait faite aux révolutionnaires; on fit subir maint passe-droits à son fils qui se vit menacé même de la perte de sa grande fortune, par suite d'une demande en restitution du butin d'Asculum, butin qu'à tort ou à raison, Strabon était accusé d'avoir détourné. Une condamnation eût été

87 av. J.-C.

Pompée

la ruine : elle fut empêchée par l'intervention protectrice et dévouée du consul Carbon, bien plus encore que par l'éloquence du consulaire Lucius Philippus et du jeune *Lucius Hortensius* : la rancune demeura au fond du cœur de Pompée. A la nouvelle du débarquement de Sylla, il courut dans le Picenum, où il était grand propriétaire, où du chef de son père et depuis la guerre sociale il avait dans les cités des relations considérables, et leva à *Auximum (Osimo)* l'étendard de la faction des *Optimates*. Tout le pays, peuplé en grande partie d'anciens citoyens, accourut à lui : les jeunes milices, qui pour la plupart aussi avaient servi avec lui sous son père, vinrent se ranger sous ses ordres. Il n'avait pas vingt-trois ans, mais il était brave, il était soldat autant que capitaine : on l'avait vu dans les combats de cavalerie galoper en tête des siens et s'élançer l'épée haute sur l'ennemi. Le corps des volontaires picentins s'accrut et forma bientôt trois légions. On envoya de Rome pour le combattre quelques divisions sous les ordres de *Clælius*, de *Gaius Albius Carrinas*, de *Lucius Junius Brutus Damasippus*¹. Le général improvisé, sachant tirer parti des divisions existant entre eux, leur échappa ou les battit isolés, et put enfin effectuer sa jonction avec l'armée de Sylla, très-probablement en Apulie. Sylla le salua du titre d'*Imperator*, titre n'appartenant qu'au général, qu'au collègue placé, non en sous-ordre, mais à côté de lui : il le combla de plus de marques d'honneur que pas un de ses illustres clients, non sans l'intention affectée d'infliger ainsi une leçon indirecte à la pusillanimité de son propre parti.

Sylla
en Campanie,
contre Norbanus
et Scipion.

L'adhésion de Pompée leur ayant apporté un grand appui moral et un renfort matériel, Sylla et Metellus, quittant l'Apulie, se rendirent en Campanie par le pays des Samnites toujours en état d'insurrection. L'ennemi

¹ Il ne peut s'agir ici que de L. J. Brutus Damasippus; car Marcus Brutus, le père du « Libérateur », était tribun du peuple en 671, et par conséquent ne pouvait avoir de commandement à l'armée.

83 av. J.-C.

avec son corps principal s'y trouvait déjà : il semblait que le jour décisif fût proche. L'armée du consul Norbanus stationnait devant Capoue, où se fondait la colonie nouvelle avec tout l'appareil démocratique : la seconde armée s'avancait aussi par la voie Appienne. Mais Sylla avait atteint Norbanus avant qu'elle n'eût pu joindre celui-ci. Un dernier essai d'accommodement n'avait eu d'autres suites qu'un attentat sur la personne de son envoyé. Exaspérés, ses soldats se jettent aussitôt sur Norbanus : se précipitant du haut du mont *Tifata*, ils dispersent du premier choc l'ennemi posté dans la plaine : Norbanus, avec le reste de ses hommes, se réfugie dans la place de Capoue colonisée révolutionnairement, et dans Néapolis, ville à nouveaux citoyens. Il y est aussitôt bloqué. Les troupes de Sylla jusqu'alors inquiètes de leur petit nombre en face des masses ennemies, avaient conquis dans la victoire le sentiment de leur supériorité militaire : sans s'amuser à faire le siège des débris de l'armée battue, Sylla se contente de cerner les villes où ils se cachent, puis s'avance sur la voie Appienne jusqu'à Teanum, où est Scipion. A lui aussi, avant d'en venir aux mains, il offre la paix, et, je crois, de très-bonne foi. Scipion, se voyant le plus faible, accepte : une trêve est conclue. Entre Galès et Teanum a lieu l'entrevue des deux généraux, tous les deux appartenant à des familles d'égale noblesse, tous les deux hommes d'éducation et de mœurs élégantes, anciens collègues dans le Sénat. On s'entendit vite sur les points de détail; et déjà Scipion avait expédié un message à Capoue, sollicitant l'avis de son collègue. Mais voici que les soldats des deux camps se mêlent. Les Syllaniens, enrichis des dons et de l'or distribués par leur général, font comprendre, la coupe en main, aux recrues peu belliqueuses de Scipion qu'il vaut mieux les avoir pour camarades que pour ennemis : Sertorius donne en vain l'avis au consul de couper court à ces dangereux tête-à-tête. Sur ces entrefaites l'accord qui semblait conclu

Victoire
sur Norbanus au
pied du *Tifata*.

L'armée
de Scipion passe
à Sylla.

n'eut pas lieu, et Scipion dénonça l'armistice. Mais Sylla soutint que cette dénonciation était tardive, que les conventions étaient parfaites; et à la même heure, sous le prétexte que leur général rompait l'armistice à tort, les soldats passèrent en masse dans les rangs ennemis. La scène finit par un embrassement universel auquel assistèrent, bon gré malgré, les officiers de l'armée de la révolution. Sylla somma le consul de se démettre de sa charge, lui offrant à lui et à tout son état-major une escorte de cavalerie pour se retirer où ils voudraient: mais à peine libre, Scipion reprit les insignes de sa charge et se mit à recruter de nouvelles troupes, sans d'ailleurs rien faire d'important. Sylla et Metellus prirent leurs quartiers d'hiver en Campanie, et, une seconde tentative d'arrangement avec Norbanus ayant échoué, continuèrent tout ce temps à tenir Capoue bloquée.

Armements
des deux côtés.

La première campagne avait donné à Sylla l'Apulie, le Picenum et la Campanie: une des armées consulaires avait disparu: l'autre, battue, était rejetée dans les murs d'une place. Déjà, forcées de choisir entre deux maîtres, les villes italiennes entraient partout en pourparlers avec lui et demandaient au général de l'oligarchie, par traités séparés et en bonne forme, la garantie des droits politiques qu'elles tenaient de la faction contraire. Sylla les entretenait dans leur espoir, et leur montrait en perspective le renversement du gouvernement révolutionnaire pour la prochaine campagne et sa rentrée dans Rome.

Mais la révolution semblait puiser des forces nouvelles dans son désespoir. Le consulat est donné à deux de ses plus opiniâtres chefs, à Carbon, pour la troisième fois, et à Gaius Marius le fils. Celui-ci n'avait que vingt ans et sa nomination était inconstitutionnelle: mais qu'importe? Est-ce qu'on avait souci de la constitution? Quintus Sertorius, dans cette occasion et ailleurs, se permit bien d'importunes critiques: il fut envoyé en recrutement en Étrurie, et de là dans sa province, en Espagne. Pour remplir le

trésor, on fit fondre tous les vases d'or et d'argent des temples de Rome: on en tira d'énormes valeurs, car au bout de plusieurs mois de guerre, il restait encore en caisse plus de 44,000 livres d'or et plus de 6,000 livres d'argent [plus de 4,000,000 de *thal.* = 45,000,000 fr.]. On poussa les armements dans la partie de l'Italie, encore considérable, qui, de gré ou de force, continuait d'appartenir à la révolution. De l'Étrurie, où les villes à nouveaux citoyens étaient nombreuses, des rives du Pô arrivaient des renforts considérables en troupes de récente levée. A l'appel du fils, les vétérans de Marius vinrent se ranger en foule sous ses enseignes. Mais ce fut dans le Samnium insurgé et dans quelques régions de Lucanie qu'on se prépara avec le plus d'ardeur à la lutte contre Sylla: non que les peuples de ces contrées ressentissent le moindre attachement pour le gouvernement révolutionnaire: si les contingents osques venaient grossir leur armée, c'est qu'ils savaient trop bien ce que leur réservaient Sylla et la restauration. Leur indépendance actuelle, tolérée par la faiblesse des Cinnaniens, n'allait-elle pas courir de nouveaux dangers? Il valait mieux combattre Sylla: et dans cette lutte le vieil antagonisme des Sabelliens contre les Latins se réveilla une fois encore. Entre le Samnium et le Latium la guerre redevenait nationale, comme au ve siècle: l'enjeu n'était plus une somme plus ou moins grande de droits politiques: c'était de longues haines de peuple à peuple qu'il s'agissait de rassasier dans le sang et la ruine de l'adversaire. Aussi les combats revêtent-ils aussitôt un tout autre caractère que par le passé: plus d'accommodements tentés, plus de quartier donné ou reçu: la poursuite est poussée jusqu'au bout. Ainsi commence des deux côtés la campagne de 672, avec des bataillons renforcés, avec une ardeur décuplée. La révolution avait brûlé ses vaisseaux et, sur la motion de Carbon, les comices avaient condamné tous les sénateurs résidant au camp de Sylla. Celui-ci se tut: ses adversaires avaient prononcé leur propre sentence.

Sylla en Latium,
contre Marius
le fils.

Victoire
du *Port-Sacré*.

Proscriptions
nouvelles
dans Rome.

L'armée des *Optimates* se partagea. Le proconsul Metellus, appuyé sur l'insurrection du Picenum, tenta de pénétrer dans la haute Italie, pendant que Sylla, parti de Campanie, marchait droit sur Rome. Carbon alla à la rencontre de Metellus : Marius se réserva d'attaquer le corps principal dans le Latium. Sylla, arrivant par la voie Latine, rencontra l'ennemi à Signia, et celui-ci, reculant jusqu'au lieu appelé le *Port-Sacré* [*Sacriportus*], entre cette ville et la principale place d'armes des Marianiens, Præneste, y prit position pour le combat. L'armée de Marius comptait 40,000 hommes : l'humeur farouche et la bravoure de son chef en faisaient le digne fils de son père. Mais il n'avait pas sous ses ordres les bandes éprouvées que l'autre Marius avait menées dans ses batailles : jeune, inexpérimenté qu'il était, il pouvait encore moins se comparer au vieux capitaine. Ses hommes ne tardèrent pas à plier : et pendant la mêlée une de ses divisions, passant à l'ennemi, accéléra la défaite. Plus de la moitié des Marianiens furent tués ou pris : le reste, ne pouvant ni tenir ni aller gagner l'autre rive du Tibre, se jeta tant bien que mal dans la forteresse voisine. Quant à Rome, abandonnée, sans provisions, elle était irrévocablement perdue. Marius donna ordre de l'évacuer au préteur Lucius Brutus Damasippus qui y commandait, mais avant, d'y mettre à mort tous les hommes notables du parti contraire, épargnés jusqu'à ce jour. L'atroce proscription, par laquelle le fils renchérisait sur le père, fut consommée : Damasippus convoqua le Sénat sous un prétexte quelconque, et les pros crits tombèrent, les uns dans la Curie même, les autres dans leur fuite et au dehors. Malgré tout le sang versé dans les dernières années, les assassins purent s'attaquer à plus d'un nom illustre. Ainsi moururent l'ex-édile *Publius Antistius*, beau-père de Gnaeus Pompée ; l'ex-préteur Gaius Carbon, fils de l'ami bien connu, l'adversaire ensuite, de Gaius Gracchus (p. 80) : ils étaient, après la fin malheureuse d'autres personnages plus éloquents, les deux avocats les

plus goûtés du Forum, alors presque désert. Citons aussi le consulaire *Lucius Domitius*, et surtout le vénérable *Quintus Scævola*, le grand-pontife, échappé naguère au poignard de Fimbria, et qui, dans cette convulsion finale de la révolution marianienne, rougit de son sang les dalles du temple de Vesta, confié à sa garde. La foule, muette et épouvantée, vit trainer dans les rues et jeter au fleuve les cadavres de ces dernières victimes du terrorisme.

Les troupes de Marius s'étaient repliées en désordre dans les forteresses voisines de Norba et de Præneste, et lui-même avec sa caisse militaire et la plus grande partie des fugitifs avait pris refuge dans cette dernière place. Sylla, répétant sa manœuvre de l'année précédente devant Capoue, laissa devant Præneste un de ses plus solides officiers, *Quintus Ofella*, avec l'ordre de l'enfermer et de l'affamer derrière une forte ligne de circonvallation, sans user ses forces à l'assaut des murailles. Pour lui, il fit avancer ses troupes de divers côtés et occupa Rome sans résistance. L'ennemi l'avait abandonnée, ainsi que la contrée d'alentour. A peine s'il prit le temps de calmer par un discours les alarmes du peuple et de prescrire les arrangements les plus indispensables : puis, de suite, il partit pour l'Étrurie, pour s'y réunir à Metellus et chasser ses adversaires de l'Italie du nord.

Pendant ce temps, Metellus avait rencontré sur l'*Æsis* [*Esino*, entre Ancône et *Sinigaglia*], qui séparait le Picenum du pays gaulois, le lieutenant de Carbon, *Carrinas*, et l'avait battu : mais Carbon étant survenu en personne avec son armée supérieure en nombre, il avait dû renoncer à pousser plus loin. Carbon, de son côté, à la nouvelle du combat de *Sacriportus*, inquiet pour ses communications, avait reculé jusqu'à la chaussée Flaminienne, voulant prendre poste à Ariminum, son point de jonction. Là il garderait à la fois les passes de l'Apennin et la vallée du Pô. Dans le mouvement de retraite, son ennemi lui enleva plusieurs divisions : *Sena Gallica* tomba aux mains de

Siège
de Præneste.

Prise de Rome.

Lutte
de Metellus
contre Carbon
dans la
haute Italie.

Carbon,
en Étrurie,
attaqué de trois
côtés.

Pompée, et l'arrière-garde fut dispersée par une charge brillante de cavalerie. Carbon n'en atteignit pas moins son but. Le consulaire Norbanus prit alors le commandement dans la région padane, et Carbon passa en Étrurie. Mais Sylla y arrivait avec ses légions victorieuses; et ce qui changeait la face des choses, des Gaules, de l'Ombrie, de Rome, trois armées convergeaient pour se donner la main. D'un autre côté Metellus passe devant Ariminum avec la flotte, s'avance sur Ravenne et va se placer à Faventia sur la ligne d'Ariminum au Pô, détachant en avant, vers Placentia, un corps commandé par *Marcus Lucullus*, questeur de Sylla et frère de son amiral durant la guerre contre Mithridate. Le jeune Pompée et son émule Crassus pénètrent, eux aussi, du Picenum dans l'Ombrie par les passages des montagnes, rejoignent la voie Flaminienne à Spoletium, où ils battent à leur tour Carrinas et l'enferment dans la place. Mais pendant une nuit pluvieuse, Carrinas s'échappe et va, non sans avoir perdu du monde, se réunir à son général en chef. Enfin Sylla marche de Rome sur l'Étrurie: son armée est divisée en deux corps. L'un, longeant la côte, bat les troupes qu'il rencontre à *Saturnia* (entre l'*Ombro*ne et *Albegna*): l'autre, que Sylla conduit, se heurte contre Carbon, dans le val du *Clanis*, et livre un combat heureux à ses cavaliers espagnols. Une autre et plus importante bataille s'engage entre Carbon et Sylla en personne, dans le pays de Clusium [*Chiusi*]: elle reste, à vrai dire, indécise, ou plutôt Carbon y a l'avantage, car il arrête la marche jusque-là victorieuse de son adversaire. Aux alentours de Rome, la chance semble aussi tourner en faveur des révolutionnaires. C'est là que tout le poids de la guerre va peut-être se concentrer. Pendant que le parti oligarchique a accumulé ses forces en Étrurie, la démocratie fait partout effort pour briser le blocus de Præneste. Il n'est pas jusqu'au préteur de Sicile, *Marcus Perpenna* qui ne vienne au secours de la place: il ne semble pas, du reste, qu'il

Combats autour
de Præneste.

ait pu arriver jusque sous ses murs. Un corps considérable détaché de l'armée de Carbon, sous les ordres de *Marcus* n'est pas plus heureux: surpris par la division syllanienne postée à Spoletium, battu, démoralisé, le désordre, le manque de vivres, la révolte en ont raison: une partie retourne à Carbon, une autre gagne Ariminum, le reste se disperse. Mais voici que de l'Italie du sud arrivent de grands renforts. Les Samnites, conduits par *Pontius*, de *Telesia* [*Telese*, sur le Volturne], les Lucaniens, par leur vieux et habile général *Marcus Lamponius*, se sont fait jour au travers de tous les obstacles; et passant par la Campanie, où Capoue tient toujours, ils empruntent à la garnison de la ville un détachement que *Gutta* commande, et se montrent, au nombre de 70,000 hommes environ, devant Præneste. Aussitôt Sylla revient dans le Latium, laissant une division qui tiendra Carbon en échec: puis choisissant sa position dans les défilés en avant de Præneste¹, il ferme le passage à l'armée de secours. En vain les défenseurs de la ville essaient de rompre les lignes d'Ofella: en vain les alliés tentent de déloger Sylla: ils restent tous deux inébranlables dans leurs positions, même après que Damasippus, envoyé par Carbon, est venu renforcer les Sud-Italiens.

Mais pendant que la guerre sévit incertaine dans l'Étrurie et dans le Latium, un combat décisif a été livré sur le Pô. Là, le général démocrate, *Gaius Norbanus*, avait jusqu'alors eu le dessus, attaquant avec des forces supérieures le lieutenant de Metellus, *Marcus Lucullus*, le forçant à s'enfermer dans Plaisance, et enfin se portant à l'encontre de

Succès
des Syllaniens
dans la
haute Italie.

¹ Les auteurs enseignent que Sylla se posta dans le défilé qui commandait l'unique accès de Præneste (App., 1, 90), et les événements ultérieurs font voir que la route de Rome lui restait ouverte, à lui et à l'armée de secours. Évidemment il occupait le chemin transversal, qui partant de la voie Latine, par laquelle arrivaient les Samnites, se détourne vers *Palestrina* par *Valmontone*: dans cette situation, il avait ses communications libres sur Præneste, et l'ennemi pouvait se porter sur la capitale par la voie Latine ou par la voie *Labicane*.

Metellus lui-même. Il le joint à Faventia, et commet la faute de l'attaquer sur le soir, malgré la fatigue de ses soldats épuisés par une longue marche. Aussi est-il complètement défait, et son armée se dissout tout entière : à peine mille hommes s'en retournent en Étrurie. A cette nouvelle, Lucullus sort de Plaisance, et se jette sur les troupes encore postées à *Fidentia* (entre Plaisance et Parme). Les soldats lucaniens d'*Albinovanus* désertent en masse ; et leur chef, voulant faire oublier qu'il a hésité à trahir, fait tuer les principaux officiers révolutionnaires dans un banquet où il les a invités : le reste, quand il le peut, s'empresse de faire sa paix. A la suite de ces heureux événements, Ariminum, la caisse militaire et les provisions de l'ennemi tombent dans les mains de Metellus. Norbanus s'embarque et fuit à Rhodes : tout le pays d'entre les Alpes et l'Apennin se soumet aux *Optimates*.

L'Étrurie
occupée par les
Syllaniens.

Les troupes jusque-là employées dans l'Italie du nord étaient enfin libres de se tourner contre l'Étrurie, la dernière contrée où les démocrates tinssent encore la campagne. Carbon était dans son camp de Clusium : en apprenant la fatale nouvelle, il perdit courage ; et quoique encore à la tête d'une grosse armée, il s'enfuit secrètement de son prétoire, et alla s'embarquer pour l'Afrique. Ses soldats abandonnés, ou suivirent en partie son exemple en rentrant chacun chez eux, ou furent détruits par Pompée : Carrinas ramassa quelques débris avec lesquels il alla rejoindre l'armée alliée à Præneste. Là, les choses étaient au même état : mais la catastrophe finale approchait. Le renfort amené par Carrinas n'était point assez nombreux pour que Sylla eût rien à craindre dans ses positions : déjà s'approchait l'avant-garde des troupes de l'oligarchie, quittant, avec Pompée, l'Étrurie où elle n'avait plus rien à faire : en peu de jours démocrates et Samnites, tous allaient être pris dans un réseau de fer. C'est alors que les chefs se décidèrent à quitter Præneste, et à se jeter en force sur Rome, éloignée seulement d'une forte journée

de marche. Militairement, leur perte était certaine : en prenant cette direction, ils laissaient aux mains de Sylla la voie Latine, leur unique ligne de retraite ; et auraient-ils pris Rome, qu'enfermés dans la grande ville, mal appropriée pour la défense, resserrés entre les armées deux fois plus nombreuses de Metellus et de Sylla, ils allaient être écrasés bientôt. Mais, loin qu'ils pensassent à leur salut, ils n'avaient plus en vue que leur vengeance : marcher sur Rome était une dernière joie pour la fureur des révolutionnaires, pour le désespoir du peuple sabellique. Et Pontius de Telesia ne faisait que dire aux siens toute sa pensée quand il leur déclarait que, « pour se débarrasser des loups » destructeurs de la liberté italienne, il fallait anéantir la « forêt où ils avaient leur repaire. » Jamais Rome n'avait couru dangers plus grands. Le 1^{er} novembre 672, Pontius, Lamponius, Carrinas, Damasippus, débouchant par la voie Latine, vinrent camper à un quart de mille de la Porte Colline. La journée allait-elle répéter celle des Gaulois, du 20 juillet 365, ou devancer celle des Vandales, du 15 juin 455 de l'ère chrétienne ? Les temps n'étaient déjà plus où, à tenter un coup de main contre Rome, il y avait folle entreprise : d'ailleurs, il ne manquait point aux agresseurs d'intelligences et d'amis dans la ville. Une troupe de volontaires sortie des murs, jeunes gens de haute famille pour la plupart, se dispersa comme menue paille devant les gros bataillons de l'ennemi. La seule espérance de salut était dans Sylla. Sylla, en effet, apprenant la marche des alliés dans la direction de Rome, s'était aussitôt mis en mouvement pour aller protéger la ville. Le moral du peuple se releva quand, le matin, arrivèrent *Balbus* et les premiers cavaliers : à midi, Sylla lui-même parut avec le gros de ses troupes, et de suite il les rangea en bataille devant la Porte Colline (non loin de la *Porta Pia*), près du temple de *Venus Erycine*. Ses officiers le conjuraient de ne point en venir aux mains avec des soldats épuisés par une marche forcée : mais lui, redoutant pour Rome

Attaque de Rome
par les
Samnites et les
démocrates.

82 av. J.-C.

389.

Bataille de la
Porte Colline.